

Les chasseurs du sombre

PROLOGUE

Les histoires sont comme les hommes. Elles naissent, vivent et meurent. Certaines ont une belle vie, plus ou moins longue, consignées dans un esprit, sur un bout de parchemin ou, pour les plus chanceuses, dans un livre. D'autres ont une vie mouvementée, sans cesse ballottées d'une bouche à une autre, changées à chaque fois, bouleversées même. Mais quand elles tombent dans l'oubli, définitivement, elles sont toutes égales, comme les hommes.

Si seulement c'était vrai, si seulement c'était si simple ! Car les histoires sont malheureusement comme les hommes. Elles peuvent mentir une fois, et dire la vérité ensuite, mais le mal est fait et vous vous en défiez comme la peste. Elles peuvent vous vanter les exploits les plus invraisemblables et vous pouvez les croire, simplement parce que ça vous amuse. Elles peuvent vous faire voir des malheurs bien réels, et vous ne regardez que le contexte, ce beau décor si plaisant, si distrayant.

Il y a pourtant une différence avec l'homme : certaines histoires sont au-dessus de tout ça. On les appelle « Légendes ». Ces récits qui semblent immémoriaux, éternels. On a presque l'impression qu'ils sont là, inhérents à la nature, et qu'on ne fait que les capter. Puis on les laisse s'échapper pour qu'ils aillent coloniser d'autres esprits, même les moins réceptifs parfois. Ils vous font voir toute la majesté du passé, à travers les grands qui ont arpenté ce monde, que ce soit un homme, un royaume, un objet, une construction de la nature...

Pourquoi préciser tout cela ? Pour une simple raison : ce que je vais raconter ensuite est une histoire, mais elle a su s'élever au rang de Légende. Ce que je vais raconter ensuite est une Légende, mais contrairement à ce que j'ai pu dire je ne l'ai pas captée ; je l'ai construite, en partie au moins.

Il y a en ce monde des gens exceptionnels, mais personne ne les connaît. Il y a aussi des gens détestables dont la renommée n'est plus à faire. Ceux dont je vais parler sont les deux à la fois. Leur légende destructrice les précède, et pourtant certains ne croient pas à leur existence. Et je suis, je crois, le seul à pouvoir discerner la Légende, la rumeur et la vérité.

Quand l'homme est menacé par autre chose que lui-même, ils se font voir.
Quand les armées ne peuvent plus rien, ils interviennent.
Quand les mercenaires les plus aguerris hésitent à s'engager, ils sont déjà à l'œuvre.

Quand les ténèbres sortent de leur tanière et se montrent au grand jour, ils sont le dernier rempart contre la folie.

On les appelle les Chasseurs. Qui connaît leur ombre en sait plus que nécessaire. Ils chassent le Sombre...

CHAPITRE 1er

- Allez les gars, faut en abattre encore un !
- On fait quoi des deux premiers, patron ? On les débite ou on les laisse là ?
- Non, laissez-les, on r'viendra demain. Si on les coupe on pourra pas les transporter, et j'voudrais pas qu'on petit rigolo vienne se servir. On s'est déjà bien assez fait chier comme ça. Du chêne centenaire de plus de cent cinquante pieds ! Heureusement que ça paye bien !
- Vous avez raison, patron !
- Bien sûr que j'ai raison ! Allez au boulot, on n'a pas fini encore.
- Par ici les gars, on en a un !

A cet appel les deux bûcherons rejoignirent leurs trois comparses qui s'étaient un peu éloignés, en quête d'un arbre qui conviendrait à la commande. Ils l'avaient trouvé non loin de là, au bout de la trouée qu'avait fait un chêne en tombant. D'ailleurs, les deux premiers arbres gisaient non loin l'un de l'autre. Cette partie de la forêt était très dense, et les plus vieux arbres s'élevaient assez haut pour cacher en grande partie la lumière du soleil. Ceci était encore vrai quelques heures plus tôt. Maintenant, une large clairière s'était formée, du fait de la chute de ces mastodontes. Et bientôt un troisième les rejoindrait au sol, agrandissant la zone laissée vierge.

L'après-midi était bien avancée, mais en cette période estivale les jours étaient longs, ce qui laisserait aux hommes le temps de terminer leur travail et de rentrer prendre un repos bien mérité.

Les coups de hache sur le bois durci par des dizaines d'années d'existence résonnaient depuis de longues minutes déjà. Les cinq travailleurs étaient en sueur, ils se relayaient, ne tapant qu'à deux à la fois pour être sûr de ne pas se gêner. Alors que le jour déclinait, ils durent se rendre à l'évidence : ils seraient repartis avant la nuit mais devraient faire la fin du trajet dans le noir. Ils espéraient simplement avoir le temps de sortir de la forêt avant que l'obscurité ne les cueille.

Le « patron », comme aimaient à l'appeler les autres, prit sa pause après un travail acharné et un relais plus long qu'à l'habitude. Les muscles de ses bras saillaient et la sueur les faisait luire sous la lumière du crépuscule. Mais ses efforts n'avaient pas été vains. La base du tronc était en effet suffisamment entamée, et l'arbre ne tarderait plus à flancher. Il jeta un coup d'œil à sa hache avant de la jeter dans un coin où deux autres attendaient, complètement émoussées. Il lui sembla alors apercevoir deux points brillants dans les buissons au-delà, mais le temps qu'il les fixe ils avaient disparu. La chaleur, la fatigue et les gouttes qui perlaient à ses paupières l'avaient abusé. Il but une longue rasade d'eau avant de se débarrasser de l'outre, vide. Mis à part les coups de hache, la forêt était silencieuse. Plus haut résonnaient quelques piailllements, discrets malgré tout, atténués par les épaisseurs successives de branches et de feuilles.

Jetant un regard à la ronde, le « patron » vit de nouveau des minuscules points dégager une lumière verte. Il s'en approcha, plus pour se rassurer et vérifier que ce n'était que la lumière renvoyée par les feuilles d'un arbuste. Il s'était trompé, et rit de sa découverte : quelques verts luisants avaient fait leur apparition. Mais il sut aussi qu'ils ne devaient plus traîner. La nuit ne tarderait pas à se coucher, et la forêt n'est pas un endroit des plus sûrs pour dormir.

Il releva la tête et il lui sembla de nouveau voir des points lumineux le fixer. Cette fois il était sûr que ce n'étaient pas ces petits insectes, la lumière étant étrangement orangée. Il

tourna la tête et crut distinguer d'autres points, toujours par deux. Il essaya de se raisonner : dans une telle situation, perdu au milieu de nulle part, loin d'une quelconque habitation, dans une obscurité grandissante, et complètement exténué après une journée de travail, tout le monde aurait peur... Il cligna plusieurs fois des yeux, se secoua la tête, se massa le cou afin de reprendre ses esprits. Il jeta un coup d'œil à ses comparses, deux étaient toujours occupés à essayer de faire tomber l'arbre, et les deux autres s'étaient allongés sur un tapis de feuilles et de mousse, les yeux fixés sur le chêne au cas où il se déciderait enfin à tomber.

Alors qu'il allait rejoindre les autres, le « patron » vit deux points luire plus intensément, d'une lueur plus rouge que les autres. Elle semblait plus proche aussi. Il sortit de sa ceinture un poignard et le leva, avant de laisser tomber son bras en se demandant s'il n'était pas fou.

Soudain, un bruit énorme déchira le rythme imposé par les coups de hache. Le chêne oscilla, hésitant sur l'endroit de sa chute.

- Patron, attention !

Celui-ci avait déjà reporté son attention sur l'arbre mais n'avait pas bougé. Il détala enfin alors que l'arbre choisit enfin le côté sur lequel il tomberait, et eut le temps de noter que toutes les lueurs, vertes oranges ou rouges, avaient disparu.

Le sol trembla lorsque le symbole même de la majesté de la forêt s'écroula, et il fallut de longues minutes avant que l'endroit ne retrouve son calme. Les bûcherons restèrent là encore un moment, le temps de reprendre des forces, de rassembler leurs outils. Cela dura trop longtemps pour le chef, dont les hallucinations reprirent. Et il n'avait plus d'eau avec laquelle il aurait pu se rafraîchir en s'aspergeant le visage. Il prononça d'une voix qu'il aurait voulue moins tremblotante :

- Allez, on décampe.

Ses ordres furent rapidement exécutés, et la petite troupe se mit en marche. La lumière était à peine suffisante pour qu'ils puissent suivre le petit de sentier qu'ils avaient pris à l'aller, à peine tracé dans le fouillis de la forêt.

Ils ne parlaient pas et se retenaient de respirer fort. Mis à part des hululements passagers, rien ne venait troubler le silence presque inquiétant de la forêt. Pourtant, ils commencèrent à entendre des bruissements de chaque côté de la direction dans laquelle ils progressaient. C'était un bruit assez vague et diffus, comme si le vent avait pu s'engouffrer jusqu'au sol et, avec le peu de force qu'il lui restait, faisait chanter les feuilles des buissons.

Mais le bruit se rapprocha et s'intensifia. Et les hommes se mirent à courir. Muer par une peur sourde.

Les buissons les plus proches d'eux se mirent à bouger, mais aucun souffle d'air ne se faisait sentir. Des points lumineux se mirent à briller d'une lueur orangée, et seul le « patron » les remarqua. Il pensa qu'il délirait complètement mais brandit son poignard quand même, avant de ralentir et de s'arrêter : les lueurs cerclaient maintenant son champ de vision, et elles se rapprochaient. Alors qu'un hurlement se fit entendre, il sut enfin qu'il n'était pas fou. Mais son sang fut le premier à briller sous la lumière de la lune.

~~~

*Une bande de loups s'est établie dans la forêt au Nord de la ville*

*Elle terrorise tous ceux qui doivent s'en approcher et décime nos troupeaux*

*Certains travailleurs du comté sont déjà tombés sous leurs crocs*

*Pouvons-nous laisser sévir de telles bêtes féroces ?*

*100 pièces d'or sont offertes à celui qui ramènera la tête du chef de meute*

Je regardai la foule qui se rassemblait alors que l'affiche venait d'être posée sur un panneau de bois qui, miraculeusement, tenait encore debout. J'écoutais distraitement le héraut dire à haute voix exactement ce qu'il était écrit pour ceux qui ne savent pas lire. Je restai cependant fixé sur le papier, relisant les mots. Le comte était quand même gonflé ! Quinze de ses hommes étaient partis à la chasse et n'étaient jamais revenus. Pareil avec les six mercenaires qui avaient été embauchés ensuite, pour cent pièces d'or *chacun*. Et il exhortait maintenant le peuple à aller chasser lui-même, alors que des soldats aguerris avaient trouvé la mort ! Je jetai un coup d'œil aux nombreux visages autour de moi, j'écoutai, avec un peu plus d'attention cette fois, les murmures échangés, les « oh » et les « cent pièces d'or ». On aurait dit qu'on leur offrait le trône du comté en échange d'un petit service. Peut-être s'imaginaient-ils que, finalement, ce n'était que comme à la chasse au daim : il suffirait de tirer une flèche dans son flanc pour qu'il titube, et de l'achever proprement en lui tranchant la carotide. Les gens sont naïfs ! Et bien que je croie le comte doué d'une imbécillité caractérisée, je dois avouer qu'il a au moins l'intelligence de profiter de cette naïveté. Quant à moi, ça n'allait pas me faciliter la tâche. J'allais devoir faire avec des débutants dans les pattes, qui font du bruit, qui se font égorger, qu'il faut défendre, ne serait-ce que par bonté d'âme.

J'avais décidé d'entreprendre cette chasse avant que le comte ne la rende publique. Je m'étais renseigné, j'avais glané le plus d'informations possible en usant des moyens traditionnels, et ça avait suffi. Un buveur invétéré de la garde m'avait même fait un rapport détaillé des premiers échecs de ses camarades. Il avait été difficile de démêler le vrai du faux, étant donné qu'un seul garde était revenu vivant et, selon l'amateur d'alcools forts, il avait un bras déchiqueté, une vilaine blessure au ventre d'où se vidait son sang et des traces de griffes au niveau de la gorge, ce qui le faisait balbutier plus que parler. Mouais, je crois surtout qu'ils ont essayé de le faire parler et que, devant son impuissance, ils ont inventé des trucs. L'autre sera mort dans un ultime hochement de tête : ils en auront déduit ce qu'ils voulaient.

Dans cette histoire, je préfère me fier à mon expérience et à mes connaissances de la nature. Pour ce qui est du chef de meute, ça me paraît assez logique, et là encore je félicite le comte d'avoir si bien su écouter ce que lui a soufflé un conseiller un peu moins abruti. Je ne m'attardai pas plus, et repris le chemin de l'auberge un peu à l'écart de la ville dans laquelle je m'étais installé, histoire d'être au calme pour préparer ce coup. C'est qu'un truc pareil ça s'improvise pas, surtout si vous tenez à rester en vie. Vous croyez pouvoir débarquer au milieu d'une forêt où votre vue est réduite et où l'odorat de ceux qui y vivent est surdéveloppée sans risquer votre peau ? Non, bien sûr que non. Je ne dis pas que j'avais un plan détaillé. Seuls les grands stratèges des grandes histoires savent en faire. J'avais simplement besoin de déterminer quel équipement j'allais prendre. Et surtout, surtout, j'avais

besoin de me persuader que c'était le bon moment, qu'après tout j'en avait vu d'autres et que ça ne pouvait pas mal se passer, que quoi qu'il arrive j'allais rentrer en vie.

Pourquoi j'ai tenté ce coup-là ? Après coup, c'est une bonne question. Je n'avais pas spécialement besoin d'argent, quoique cent pièces d'or soient toujours bonnes à prendre. Mais j'avais une petite affaire qui marchait bien, des économies, et de nombreuses années à vivre avant de devenir boiteux. Mais j'étais un peu comme ces joueurs de dés ou ces buveurs qui misent tout leur argent sans se soucier des conséquences. Les uns jouent leur vie (que croyez-vous, les dettes ça se paie souvent de sa vie...) contre l'espoir de devenir un peu plus riche, les autres jouent leur vie contre quelques instants d'espoir que tout ira mieux demain. Finalement, ça revient au même. Sauf pour moi. Enfin, j'osais le croire. Je jouais ma vie contre un peu de reconnaissance (même si elle vient d'un comte complètement imbu de sa personne) et contre un peu plus d'estime de soi. Je pensais : « ça te fera de bonnes histoires à raconter aux femmes ou à tes enfants ». Mais qu'elles soient vrai ou pas importe peu. Les histoires c'est comme les affaires, il suffit de croire ou faire croire qu'elles sont vraies.

Toujours est-il que je passais encore quatre jours à me préparer. Je pensais déjà que ce serait suffisant pour que tous ceux qui ont un peu plus de cran que la moyenne aient tenté leur chance, et pour que les autres hésitent un jour ou deux, le temps que la prime monte à deux cents pièces d'or. Si je me débrouillais bien, je pourrais même me cacher un jour en attendant que ce soit effectivement le cas. J'avais finalement choisi un équipement assez léger : je n'allais pas bien loin, et les loups sont connus pour leur agilité. Il allait falloir que je réagisse moi aussi très rapidement. Je pris donc un sac pas trop épais afin qu'il ne puisse pas s'accrocher à d'éventuelles branches basses, que je remplis avec diverses choses achetées le jour même et qui pourraient m'être utiles. J'enfilai une cotte légère pour protéger mes organes vitaux, et des bottes solides qui, en théorie, devaient empêcher les morsures au niveau des mollets d'être trop désagréables. Je glissais deux couteaux presque aussi longs que des dagues à ma ceinture et passais en bandoulière un petit arc et un carquois d'une douzaine de flèches. Pour finir, je m'équipai d'un petit bouclier en bois, rond, muni en son centre d'un court pieu de fer et je pris ma hache favorite : une hache avec une seule lame, au manche raccourci et suffisamment légère pour être maniée d'une seule main. Je l'avais même utilisée comme hache de lancer en une ou deux occasions. Pas très précise, mais tellement dévastatrice quand elle atteint sa cible !

Il ne me fallut pas longtemps, ce matin du quatrième jour après avoir lu l'affiche, pour rejoindre l'orée de la forêt, au nord de la ville. J'avais traversé plusieurs propriétés en demandant si les loups avaient été aperçus. Mais j'étais tombé sur des fermiers résignés qui préféraient rester cloîtrés en attendant que les choses se tassent. Si j'avais montré mes dents, ils m'auraient presque enfourché, me prenant pour un loup. Je savais donc que j'allais passer un certain temps à chercher les bêtes, à moins que je décide que ce soient elles qui me trouvent.

Je m'engageai rapidement dans la forêt, à un endroit où les loups s'étaient montré, d'après des informations qui remontaient maintenant à une semaine, et pouvaient donc s'avérer erronées. Je voulais profiter du soleil, à son zénith, qui ne laissait que peu d'ombres sur le sol. Malgré tout il faisait plus sombre et la température avait baissé d'un coup. Ne vous y trompez pas, on était en été et il faisait encore suffisamment chaud pour que je transpire. Ou peut-être était-ce la peur... Je m'enfonçai sans traîner, mais non sans rester sur mes gardes, et suivis bientôt une espèce de sentier, sûrement un chemin tracé par le passage répété d'animaux qui préféraient eux aussi trotter à un endroit un peu plus dégagé.

Bientôt, une forte odeur me saisit, mais je continuais dans cette direction, non sans être encore plus prudent. Au détour d'un virage caché par un arbre au tronc un peu plus épais que les autres, je découvris l'origine de l'odeur : un certain nombre de cadavre, étaient envahis de mouches, de vers et autres insectes. Perdant toute concentration, je courus et traversais ce charnier avant de m'arrêter dans une petite clairière. Tremblant, il ne fallut pas longtemps pour que je rende le déjeuner englouti juste avant de pénétrer dans la forêt. Après avoir repris mes esprits, je restais un moment immobile et guettais le moindre bruissement suspect. Mais tout était calme. Je fis alors l'énorme effort de me repasser les images de ceux qui avaient autrefois été des humains. Je revis trois ou quatre corps, complètement vidés de toute viande, et recouverts d'insectes qui se battaient les restes. Il était difficile d'en conclure la cause de leur mort, mais j'avais ma petite idée...

Soudain, je me rendis compte que la clairière n'était pas naturelle. J'explorai rapidement les lieux et trouvais trois troncs énormes dépassant de quelques pieds du sol, et tout le reste de chaque arbre tombé juste à côté. Il me sembla alors me souvenir que j'avais vu des haches à côté des corps quelques instants plus tôt. Il fut facile de reconstituer ce qui s'était passé. Ces bûcherons étaient venus faire leur travail, mais pourquoi si profondément dans la forêt ? Je n'aurais su le dire. Une fois leur besogne accomplie, ils étaient repartis, et s'étaient fait piégés, certainement par la meute de loups. Peut-être même étaient-ils responsables des attaques suivantes, ayant dérangé les habitants de la forêt avec le vacarme qu'ils avaient du faire. J'avais peut-être une piste : il suffisait que je retourne sur la scène morbide et que j'explore les alentours. Si l'un des loups avait été blessé, les tâches de sang me guideraient jusqu'à leur tanière. Il n'avait pas plu depuis deux ou trois semaines dans le coin, et si le sang avait séché avant d'être nettoyé par les insectes, j'avais une chance. Seulement voilà, il fallait y retourner, et rien que le fait d'y penser faillit me faire rendre mes tripes à nouveau.

Je pris la décision de le faire : trouver la tanière des loups me procurerait un avantage incroyable ! Mais je décidai aussitôt d'attendre un peu. Vous savez, se persuader mentalement qu'on ne craint rien. A bien y réfléchir, c'est en restant immobile dans un espace à découvert que je risquais le plus ma peau.

J'arpentai pendant de longues minutes la clairière en me disant que l'attaque avait pu commencer ici, mais je n'y croyais pas vraiment. Je retrouvai une outre vide, une hache très émoussée et des copeaux de bois à un endroit où un des bûcherons avait dû tailler une branche pour passer le temps, ou plus probablement se reposer. Mais pas la moindre trace de sang. Je fixai pendant un moment un des troncs (ou plutôt ce qu'il en restait) et un doute m'assaillit : pour faire un tel travail, les types devaient être des montagnes de muscles, et ils étaient tous morts. Même si j'étais athlétique et en bonne condition, j'étais loin de faire le poids. Il ne me restait plus qu'à compter sur mon agilité (bien maigre face à celle des loups), ma vigilance, et une bonne dose de chance.

L'après-midi avait bien avancé, et alors que j'étais enfin prêt à retourner voir les corps et leurs alentours, j'eus soudain un mauvais pressentiment. Je me sentais observé. Je scrutais attentivement les abords de la clairière, essayant de repérer des yeux brillants. Les loups ont vraiment les yeux qui brillent, encore plus quand il fait noir, ce n'est pas que dans les histoires ! Je ne vis rien. Mais l'impression restait. Je me tournai dans toutes les directions, et il me semblait ne pas être seul. Après réflexion, je m'attendais plus à voir surgir un être humain qu'un animal. Je prends toujours mes impressions au sérieux. Alors j'attendis, les sens aux aguets, le bouclier et la hache levés, ne cessant de tourner sur moi-même. Au bout de quelques minutes angoissantes, je me détendis un peu. Je ne voyais et n'entendais rien, et rien ne semblait bouger. Il me fallut quelques minutes de plus pour être suffisamment calmé pour

retourner voir ce qui ne manquerait pas de me retourner une nouvelle fois l'estomac. Mais si c'était là ma seule chance, je ne voulais pas la laisser passer.

Je retrouvai sans mal ce qui ressemblait à un sentier et le suivit dans le sens inverse de par lequel j'étais arrivé. Je retombai indubitablement sur les bûcherons, et je mis la main devant mon nez et ma bouche pour empêcher un peu l'odeur de me faire tourner de l'œil. Je ne m'approchai pas trop des corps, les éventuelles traces de morsure avaient depuis longtemps été gommées. Je fis le tour, regardant vers l'extérieur de ce qui semblait être un cercle. Ainsi, pensai-je, ils avaient été encerclés et probablement attaqués tous en même temps. Peut-être qu'un avait pu s'enfuir. Cette théorie se confirma quelques pas plus loin. Oui, un s'était bien enfui, mais il avait vite été rattrapé, et avait subi le même sort que les autres. Je gardai un peu trop longtemps les yeux sur lui et, n'ayant plus de repas à rendre, ce fut un mélange de bile et de salive que je recrachais.

Il me fallut moins longtemps que la première fois pour me reprendre, conscient du danger que je courais. Et une nouvelle fois j'eus la très désagréable sensation de ne pas être seul. Je répétais le manège de la clairière, mais ne repérai ni point lumineux, ni branchage qui bouge avec une aide extérieure, ni n'entendit le moindre bruit suspect. C'était bien une des premières fois que mon instinct me faisait défaut. Lorsque l'impression s'estompa, je finis mes inspections mais dut me rendre à l'évidence : je n'avais pas le moindre soupçon de piste à suivre.

L'après-midi touchait à sa fin lorsque je regagnai la clairière. Il me fallait prendre une décision quant à la suite des choses. Je décidai de passer la nuit en forêt. Après tout je m'y étais préparé. Mais j'espérais surtout que l'obscurité ferait sortir les bêtes. Je n'étais pas fou au point de les attendre comme ça. Je dénichai rapidement un arbre facile à escalader, et assez haut pour être quasiment invisible du sol. Je vérifiai tout cela, et trouvai même une branche qui me laissait une vue dégagée de la clairière, et suffisamment stable pour que je puisse utiliser mon arc. Je redescendis rapidement. La nuit tombe très vite dans une forêt aussi épaisse, et je ne voulais pas me retrouver pris au dépourvu. Je sortis donc de mon sac un morceau de viande rouge achetée le matin même, et je le plaçai bien en évidence au côté d'un des arbres abattus. Je débouchai un flacon rempli de sang aussi frais, et en déversai un peu tout autour, à une distance respectable de mon appât. J'espérai que la fraîcheur serait suffisante pour empêcher les insectes de se précipiter sur la viande. Je pris enfin position dans l'arbre et j'accrochai grâce à des lanières ma hache et mon bouclier pour qu'ils ne tombent pas. Je fis de même avec le carquois afin qu'il soit à ma portée. Pour finir, j'encochai une flèche. Et l'attente commença.

La nuit fut vite là, et comme je l'espérais la lumière de la lune fut juste suffisante pour que je puisse savoir si une ombre se faufilait jusqu'au morceau de bœuf. Mon attention ne déclina à aucun moment pendant la première partie de la nuit. Mon regard embrassait toute la clairière, et ses plus proches alentours. La flèche encochée, l'œil aiguisé, prêt à réagir au moindre mouvement. Mais rien ne vint. Une légère brise se leva et balaya pendant quelques heures les environs. Lorsqu'elle se tut enfin la nuit était bien avancée et mon attention baissait dangereusement. Rongé par la fatigue et l'ennui, je manquai à plusieurs reprises de laisser filer la flèche encochée à mon arc, si bien que je décidai bientôt de la planter sur la branche devant moi. Les heures défilèrent paresseusement sans que rien ne bouge, la forêt profondément endormie. Et bientôt l'horizon s'éclaira, lentement. L'ocre, le rouge et l'orange brûlèrent la crête des montagnes alentours, et les premiers rayons, déjà délicieusement chauds, pénétrèrent entre les branches et dévoilèrent complètement mon appât, intact. Je



décidai après un moment de descendre de mon arbre, un peu dépité. Mes jambes, mon dos, mes bras me reprochèrent rapidement cette nuit blanche, inconfortablement installé à une dizaine de mètres du sol. Courbaturé et de mauvaise humeur je réfléchissais à mes options maintenant que mon petit piège n'avait pas marché. Si les loups ne s'étaient pas montrés, cela ne pouvait dire qu'une chose : ils étaient loin, trop loin pour sentir la viande. Voilà qui promettait de durcir ma traque...

Alors que je me triturais les méninges, malgré ma trop grande fatigue, pour trouver un moyen de retrouver la trace de la meute, je fus saisi d'une nouvelle fois de cette désagréable sensation d'être observé. Une fois encore je saisis ma hache et mon bouclier, les brandissant ostensiblement. Je détaillais les alentours sans rien entrevoir qui prouve mon intuition. Quelques minutes passèrent et mon impression s'estompa. La meilleure chose à faire semblait de repartir sur le site du massacre, et de vérifier à nouveau si je n'avais laissé passer quelque chose qui me mènerait sur la trace de mes proies. L'idée de devoir affronter à nouveau ces corps déchiquetés et rongés par la forêt me retourna l'estomac. N'ayant rien mangé de la nuit, je me contentai de tomber à genoux, essayant de respirer profondément pour calmer ma nausée. Lorsque je relevai la tête, mon regard croisa deux points lumineux, malgré la lumière du matin. Droit devant moi deux yeux incandescents me fixaient, me transperçaient. Lentement ma main glissa jusqu'à mon arc posé à côté de moi. L'adrénaline affluait dans mes veines, reléguant la nausée à l'état de souvenir. Avec une infinie précaution j'encochai une flèche en me relevant. Je ne pouvais pas croire la chance que j'avais : ce que l'on m'avait décrit comme étant le chef de meute, un loup aux pupilles couleurs sang, se trouvait à quelques mètres de moi. L'obscurité des bosquets dissimulait la bête, mais ses yeux auraient transpercé la plus sombre des nuits. J'ajustai la direction de ma flèche, bloquai ma respiration et tendis encore un peu la corde. Au comble de l'effort et avant de perdre mon si incroyable avantage je laissais filer mon trait. Le bruit du bois fendait l'air troubla à peine le silence du matin. J'entendis un bruit sourd et les lueurs rouges disparurent. Fier de moi, j'attrapai ma hache et fis un pas en avant avec la ferme attention de terminer ce travail avant que la bête ne retrouve un peu de vigueur. Mais un grognement me stoppa. Les yeux de braise réapparurent et la bête sortit du bois. Elle tenait ma flèche dans sa gueule. Comment avait-elle pu l'arrêter ? Et sans la détruire qui plus est ! Un simple loup est incapable d'un tel prodige ! En effet, mais ce n'était pas un simple loup qui venait d'émerger d'entre les arbres. Même si sa forme, son museau, son pelage faisaient penser aux loups gris qui peuplent cette forêt, sa taille, deux à trois fois plus importante, ses puissants muscles qui saillaient sous un épais pelage gris strié de noir, et sa double rangée de crocs en faisait quelque chose de plus qu'un loup. De plus dangereux, de plus meurtrier, de plus sombre...

Hypnotisé par la malveillance qui se dégageait de son regard, je n'osais même plus bouger. Il s'arrêta à une dizaine de mètres de moi. Il semblait seul, mais ma peur occultait mes sens. Très vite ce statu quo sembla lui déplaire : il brisa la flèche en faisant claquer ses imposantes mâchoires. Le signal était donné et la meute surgit tout autour de moi. Je m'étais laissé encercler sans m'en rendre compte. Une erreur de débutant qui allait très certainement me coûter la vie. Réagissant avec la force du désespoir j'ouvris le premier loup qui m'attaqua d'un vicieux coup de hache. Mais, emporté par son élan, la bête me heurta lourdement. Je laissais alors tomber mon arme et heurtais douloureusement le sol. Énérvé par mon exploit, je vis les autres canidés fondre sur moi. J'évitai leur attaque confuse en me jetant sur le côté. Mais alors que je me relevai, mon regard rivé sur ma hache, je sentis de puissants crocs se refermer sur ma jambe. Je hurlais de douleur en essayant de me dégager des crocs du chef de la meute, mais rien n'y fit. Les autres loups s'étaient regroupés derrière lui, et attendaient. Dans le regard de l'imposante bête je jurerais avoir lu du plaisir alors qu'il me traînait au sol,

ses crocs me broyant la jambe gauche. Je tentais tout pour me défaire de cette étreinte morbide, le frappant avec mes couteaux. Mais les lames rebondissaient sur lui sans l'entailler. L'horreur me gagna, et des pleurs broyèrent bientôt ma vue alors que je comprenais que rien ne pourrait le faire lâcher prise. Mais, contre toute attente, il lâcha de lui-même sa prise et se retourna. Toute la meute l'avait d'ailleurs imité, sans que je ne comprenne pourquoi. Ma jambe me faisait horriblement mal, je trouvais cependant la force de m'éloigner en rampant. Mais quand je me retournai un homme semblait être sorti de la forêt. Il se tenait devant la meute qui grognait derechef. Grand, élancé, il portait un long manteau noir à capuche qui ne laissait rien voir de lui, pas même son visage. Il se dégageait une force, une puissance presque animale que je n'étais pas le seul à ressentir aux vues de l'animosité des loups. Pourtant aucun d'entre eux ne semblait avoir le courage de se mesurer à cet homme qui m'inspirait à la fois crainte et respect. Le chef de meute, qui semblait maintenant plus effrayé qu'autre chose, recula et hurla vigoureusement, comme pour ordonner. Les loups réagirent dans la seconde et s'élançèrent dans le même mouvement, tous crocs dehors.

La douleur se transforma en une véritable torture et je vis que je perdais beaucoup de sang, il n'en aurait pas fallu beaucoup plus pour que je tombe dans les pommes. Pourtant la suite m'apparut avec une précision étonnante. Je jure que je raconte la vérité. Je le précise ici ; tellement ce qui se passa ensuite peut paraître insensé. L'homme en noir sembla se diviser alors que deux autres surgirent derrière lui. Ils bougèrent avec une vélocité proprement inhumaine. Comme trois ombres, dans un mouvement à peine perceptible, ils passèrent dans les rangs des canidés la lame au clair. On entendit juste les loups couiner. De longues traces carmin vinrent tacher le sol de la clairière. En une seconde ils étaient sur le chef de meute. Se lançant sur le plus proche, le loup n'arriva même pas à l'effleurer. Chacun de ses coups de griffes, de ses coups de crocs ne rencontrait que l'air, alors que l'homme en noir esquivait avec une apparente facilité des attaques d'une rapidité pourtant incroyable. Mon regard avait peine à suivre tout le mouvement, mais je sentis bientôt plus que je n'aperçus les deux autres combattants fondre sur les flancs de la bête. Les lames parlèrent, les trois en même temps. Le bruit de la chair percée et des os brisés emplit un bref instant la forêt, m'arrachant même une grimace de dégoût. Puis la scène se figea. Au centre, les deux yeux percés, et le flanc largement entaillé, le chef de la meute se démenait, mordant l'air de rage. Autour de lui les trois hommes en manteaux noirs semblaient attendre qu'il s'épuise. Et puis, en cercle autour d'eux, les autres loups jappaient tout en reculant. Les cadavres de leurs trois compagnons semblaient les pousser à rester en dehors de cet affrontement.

Comme d'un accord, et alors que le chef de la meute commençait à se calmer, les trois hommes en noirs levèrent leurs épées rougies de sang. Ils fondirent sur leurs proies. Je ne pus pas bien distinguer ce qu'il se passa. Ils entamèrent une danse mortelle autour de la masse de muscles, frappant avec précision et force. Cinq minutes à peine après l'apparition du premier combattant, le chef s'écroulait, laminé par les épées d'argent. Il rendait son dernier souffle dans un lent grognement qui rendit le silence à la forêt. Derrière lui les loups se jetèrent de furtifs regards avant de détalier dans un même mouvement.

Je rampais pitoyablement jusqu'à mes sauveurs alors qu'ils nettoyaient leurs épées :

- Merci ! Sans vous c'en était fini de moi !

- ...

Je n'eus en réponse qu'un silence. L'un des hommes s'agenouilla devant la gueule ouverte de la bête. Il tira une petite dague de dessous son manteau et trancha d'un coup net l'une des imposantes canines qui m'avait blessé.

- Le Comte veut la tête, lançai-je.

- Le Comte aura ce que nous lui apporterons.

Ils rengainèrent enfin leurs épées et firent mine de partir sans même m'avoir jeté un regard. Pris d'une sueur froide en les voyant s'éloigner j'implorais d'une voix affaiblie :

- Hé ! Vous allez pas partir ! Je suis blessé !

Même pas un regard.

- Hé ! Attendez-moi !

J'essayais alors de me relever mais la douleur manqua me faire tourner de l'œil et je m'écroulai dans un nouveau cri. Ma pitoyable tentative arriva pourtant à les stopper. Ils discutèrent tout bas quelques instants. Finalement deux d'entre eux revinrent vers moi, tandis que le troisième s'éloignait :

- J'ai cru que vous alliez me laisser là...

- D'où venez-vous et quel est votre nom ?

- Je... J'ai mal... Vous pouvez...

- Répondez à la question.

L'un comme l'autre avaient parlé d'une voix froide, impersonnelle. Il semblait que j'avais en face de moi deux hommes, mais c'est bien la seule information que je pus extraire de cette conversation. J'entendis le bruit sec d'une branche que l'on coupe, sans que je puisse voir d'où cela venait :

- Je suis Orreg d'Evaldia, je suis un mercenaire comme vous... Aidez-moi à...

Tout en parlant je fis mine de me remettre debout, mais l'un d'eux dégaina sa lame d'argent et m'arrêta de l'estoc :

- N'interférez plus jamais dans nos chasses, Orreg d'Evaldia. Premier et seul avertissement.

- Mais...

La voix du troisième combattant me vint de derrière. Je ne l'avais même pas entendu s'approcher. Bien que tout aussi froide il me sembla entendre les inflexions et le timbre d'une voix de femme :

- Votre jambe est morte. Vu le sang que vous perdez, l'artère est sectionnée. Et puis ses morsures brûlent la chair. Si j'étais vous je la couperais maintenant.

Elle laissa tomber à côté de moi un bâton, à première vue taillé dans l'un des arbres abattus par les défunts bûcherons, d'à peu près ma taille et un bout de corde en piteux état. Je la regardais, sous le choc de son conseil. Mais pour eux la discussion semblait close. Ils reprirent la direction du sentier. En me dépassant la mercenaire lâcha ma propre hache qui se planta à côté de ma jambe blessée.

J'eus beau implorer et les appeler le plus fort que je pouvais, ils ne se retournèrent jamais. Ils ne ralentirent même pas leur marche et bientôt la forêt les happa de nouveau.

Je venais de faire une rencontre qui bouleverserait à jamais ma vie : je venais de rencontrer les Chasseurs.